

Lorsque je demourois au village de Pinola, appartenant à Dom Jean de Guzman, qui étoit un homme de qualité de Guatimala, ce village fut nommé, & le nombre des Indiens tributaires fut augmenté de la forte.

L'on fut huit jours à faire ce dénombrement, pendant lesquels l'on fit marier environ vingt garçons avec autant de filles, qui avec ceux qui avoient déjà été mariez depuis le dernier dénombrement, faisoient cinquante familles qui devoient payer tribut au Commandeur ou Seigneur du village.

Mais c'étoit une chose honteuse à voir, combien il y en avoit de trop jeunes que l'on contraignoit de se marier, quelques raisons que j'aportasse pour l'empêcher, même en produisant le registre de leur batême pour montrer leur âge; de sorte que l'on en maria quelques-uns qui n'avoient pas passé douze à treize ans, & un même qui n'en avoit pas encore douze accomplis, mais dont la vigueur & la connoissance fut jugée assez capable de suplérer au défaut de son âge.

De maniere que dans l'action qui doit être la plus libre qui est celle du mariage, les Indiens sont traitez en esclaves par les Espagnols, afin d'augmenter le tribut qu'ils en tirent, & par ce moyen accroître leurs richesses.

CHA-



## CHAPITRE XVII.

### *Des Danses des Indiens & de leurs Instrumens.*

**M**Ais quoi qu'ils vivent sous le joug & la servitude, ils ne laissent pas d'être d'une humeur gaye, & de se divertir souvent en festins, en jeux & en danses, & principalement le jour de la fête du Saint à qui leur Village est dédié.

Il n'y a pas un seul Village dans les Indes, grand ou petit, quand il ne seroit que de vingt maisons, qui ne soit dédié à la Vierge ou à quelque Saint.

Deux ou trois mois avant la fête, les Indiens du Village s'assemblent tous les soirs pour se préparer aux danses accoustumées en ces jours-là, & dans ces assemblées ils boivent grande quantité de chocolate & de chicha.

Il y a une maison ordonnée exprès pour chaque sorte de danse, où il y a un maître qui va l'enseigner aux autres, afin qu'ils la sçachent parfaitement avant que le jour de la fête du Saint soit venu.

Pendant tout ce tems là on n'entend autre chose toutes les nuits, que des gens qui chantent, qui hurlent, qui frappent sur des coquilles de mer, qui jouent des hauts-bois & des flûtes.

Mais quand la fête est venuë, pendant

Tom. III,

L

huit



huit jours, on les voit danser en public, & mettre en pratique tout ce qu'ils ont appris en ces maisons pendant trois mois.

Ce jour-là ils s'habillent fort proprement d'étoffes de soye, de toile fine, avec quantité de rubans & de plumes selon la nature de la dance, qu'ils commencent dans l'Eglise devant l'Image du Saint qui est le Patron de leur Village, ou dans le cimetière; & durant l'octave ils vont danser de maison en maison, où on leur donne à boire du chocolate, du chicha, ou de quelqu'autre bon breuvage.

De manière que pendant huit jours l'on ne voit autre chose que des yvrognes dans le Village, & si on les reprend de leurs excez, ils répondent qu'ils se réjouissent avec leur Saint qui est au Ciel, & qu'ils veulent boire à lui, afin qu'il se souviene d'eux.

La principale danse qui se pratique entre eux s'appelle *Toncohtin*, que quelques Espagnols qui ont vécu parmi les Indiens, ont dansé devant le Roi d'Espagne à Madrid, pour lui faire voir quelque chose des coutumes de ces peuples-là, & l'on dit que Sa Majesté Catholique témoigna en être fort satisfaite.

Voici comme on la danse ordinairement; les Indiens qui la doivent danser sont du moins trente ou quarante selon la grandeur du village.

Ils sont tous habillez de blanc, tant leurs pourpoints, que leurs calçons, & leurs ajates, qui d'un côté pendent presque jusqu'à terre.

Leurs calçons & leur ajates sont brodez de soye

soye, ou de plumage, ou bordez de quelque beau gallon.

Quelques-uns mêmes loient des pourpoints, des calçons, & des ajates de taffetas tout exprès pour cela.

Ils portent sur le dos de grands bouquets de plumes de toutes couleurs, qui sont collées à une certaine petite machine qui est faite tout exprès, & qui est dorée par le dehors, qu'ils attachent à leurs épaules avec des rubans, afin qu'elle tienne ferme, & ne tombe pas, ou se relâche en dansant.

Ils portent encore sur la tête un autre bouquet de plumes, mais moindre que celui-là qui est attaché à leurs chapeaux, ou bien à une espee de casque qui est peint ou doré qu'ils mettent sur leur tête.

Ils tiennent aussi dans la main un éventail de plumes, & la plupart en ont aussi aux pieds en forme de petites ailes; & quelques-uns portent des souliers & d'autres n'en ont point, mais depuis la tête jusqu'aux pieds ils sont presque tout couverts de fort belles plumes.

L'instrument dont ils se servent pour marquer la cadence est fait du tronc d'un arbre creux, qui est bien arrondi & paré au dedans, & au dehors fort doux & luisant, & qui est environ quatre fois plus épais que nos violes, avec deux ou trois longues fentes du côté d'en haut, & quelques trous au bout qu'ils appellent *Tepanabaz*.

L'on pose cet instrument sur deux sièges ou sur un banc au milieu des Indiens, & le maître de la danse frappe dessus avec deux bâtons, qui sont garnis de laine au bout, &



couverts d'un cuir poissé pour tenir la laine.

Quoi que cet instrument rende un son sourd & pesant, celui qui en jouë ne laisse pas par la diversité des coups qu'il donne dessus de joüer divers tons & par les changemens du ton de faire entendre aux danseurs les mouvemens qu'ils doivent faire, soit en s'allongeant, soit en se courbant, ou bien lors qu'il faut qu'ils se mettent à chanter & élever leur voix.

Ils dansent tout en rond autour de cet instrument, les uns suivant les autres, quelquefois tout droit, & quelquefois en tournant tout autour, ou en ne faisant qu'un demi tour, & par fois en se penchant, de sorte que les plumes qu'ils portent à la main touchent à terre, & en cette maniere ils chantent la vie du Patron de leur Village, ou de quelqu'autre Saint.

Cette danse n'est autre chose qu'une espece de démarche en rond, qu'ils continuent pendant deux ou trois heures dans un même lieu, & puis après s'en vont faire la même chose dans une autre maison.

Il n'y a que les chefs & principaux du Village qui dansent ce Toncontin, qui est la danse qu'ils pratiquoient avant qu'ils fussent Chrétiens; & il n'y a rien de changé, sinon qu'au lieu des loüanges de leurs faux Dieux; ils chantent la vie des Saints.

Ils pratiquent aussi fort souvent une autre sorte de danse, qui est une espece de chasse de bête sauvage, qu'au tems du Paganisme l'on sacrifia à leurs fausses divinités, & qu'ils offrent à present au Saint qui est leur Patron.

L'on

L'on se sert d'une grande diversité d'airs & de tons en cette dance, avec un petit Tepanabaz & plusieurs coquilles de Tortuë, ou des pots couverts de cuir, sur lesquels ils frappent comme sur le Tepanabaz; qu'ils accompagnent du son des flutes.

Lors qu'ils dansent cette danse là ils crient & font grand bruit, en s'appellant & se parlant les uns aux autres, comme dans une Comédie, les uns racontant une chose, & les autres une autre, sur le sujet de la bête qu'ils chassent.

Ils sont tous déguisez en bêtes, les uns ayant des peaux peintes en forme de lions, d'autres de tigres & de loups, & ayant sur la tête des bonnets faits comme la tête de ces animaux, ou bien d'aigles & d'autres oiseaux de proye.

Ils portent aussi dans la main des batons peints comme des dards, des épées, & des haches, avec quoi ils menacent de tuer la bête qu'ils poursuivent.

D'autres, au lieu de chasser une bête poursuivent un homme, comme s'il étoit poursuivi par des bêtes sauvages dans un desert pour le devorer.

Celui qui est ainsi poursuivi doit être fort, agile & léger à la course, comme un homme qui s'enfuit pour sauver sa vie, frappant çà & là sur ces bêtes qui courent après lui, mais qui à la fin le prennent & le mangent.

Comme le Toncontin consiste la plüpart à marcher & tourner tout à loisir, & à s'étendre tout doucement le corps, cette danse tout au contraire est pleine d'action, tantôt à

L 3 courir



courir tout autour d'un cercle & quelque-fois dehors, tantôt à sauter & à fraper des instrumens qu'ils portent à la main, ce qui fait que ce divertissement est ennuyeux, plein de bruit, & où je n'ai jamais pris aucun plaisir.

Ils se servent encore d'une autre sorte de danse à Mexique, où les uns sont habillez en hommes, & les autres en femmes.

Du tems du Paganisme ils s'en servoient pour chanter les loüanges de leur Roi & de leur Empereur; mais à present ils apliquent leurs chansons au Roi de gloire ou au Saint Sacrement, se servant ordinairement de ces paroles, ou d'autres peu differentes.

*Salid Mexicanas bailad Toncontin,  
Canfals galanas en cuerpo gentil,  
& derechef,*

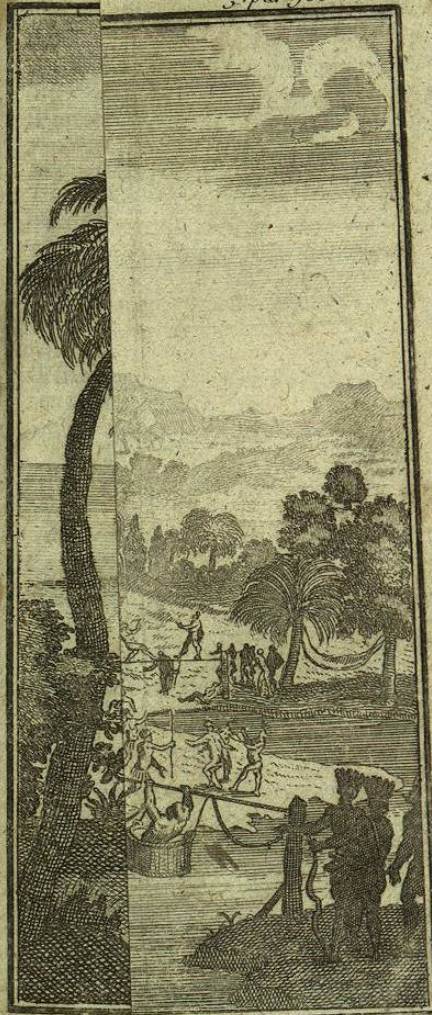
*Salid Mexicanas bailad Toncontin,  
A! Roi de gloria tenemos aqui.*

Et dansent de la sorte tous en rond, en jouant de leurs guitares, en repétant tous ensemble un verset ou deux de fois à autre, & apellant les Dames de Mexique pour venir chanter avec eux les loüanges du Roi de gloire.

Outre ces danses-là ils dansent aussi nos sarabandes & celles des Nègres avec des castagnettes aux doigts.

Mais la danse qui attire plus le peuple & qui lui donne plus d'étonnement, est une tragédie qu'on represente en dansant & qui est bien souvent la mort de S. Pierre, ou celle de S. Jean Baptiste.

L'on y represente l'Empereur Néron ou le Roi Hérode avec leurs femmes, vêtus magni-





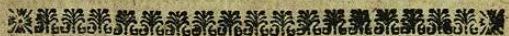




senté, & qu'ils se doivent preparer à mourir.

De même celui qui avoit fait le personnage d'Hérode ou celui d'Hérodias, & ceux des soldats qui dans la danse avoient accusé, ou parlé contre les Saints, venoient aussi ensuite confesser leur crime, & en demander l'absolution.

Je dirai encore dans le chapitre suivant force choses remarquables des Indiens, que j'ai apprises pendant que je demurois parmi eux.



## CHAPITRE XVIII.

*Comme l'Auteur sortit de la Ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens.*

**A**près avoir enseigné pendant trois ans un cours entier de Philosophie dans l'Université de Guatimala, & ayant commencé celui de la Theologie, il me vint en pensée de retourner en Angleterre.

C'est pourquoi je m'adressai au Provincial & au Président de Guatimala, & les priai de me vouloir donner la permission de retourner en mon país; mais ni l'un ni l'autre ne me le voulurent pas accorder, parce qu'il y avoit un ordre exprès du Roi Catholique & de son Conseil, par lequel il étoit défendu de laisser retourner en Espagne aucun Prêtre qui eût été envoyé par sa Majesté dans les Indes, qu'après dix ans passez.

Me voyant donc réduit à être comme prison-

onnier en ce pays-là; & sans espoir de retourner de long-tems en Angleterre; je me résolus de ne demeurer pas plus long-tems à Guatimala, mais de quitter la Ville & m'en aller demeurer à la campagne, pour apprendre le langage Indien, & prêcher en quelque village, où j'étois assuré de gagner plus d'argent pour m'aider à m'en retourner quand le tems seroit venu, que dans les Monasteres de Guatimala.

Pendant je crus qu'il ne seroit pas mal à propos d'écrire en Espagne à un de mes amis, qui étoit un Religieux Anglois demeurant à saint Lucar, nommé frere Paul de Londres, pour le prier d'obtenir pour moi une permission de la Cour & du General de notre Ordre à Rome, afin que je pusse retourner en ma Patrie.

En ce même tems-là le Prieur de Coban de la Province de Vera-Paz, nommé François Moran, vint à Guatimala, pour représenter au Président & à tous les autres Magistrats de la Ville la nécessité qu'il y avoit qu'on l'assistât, pour découvrir un chemin pour aller de cette Province-là en celle de Jucatan, & & pour détruire les barbares qui empêchoient le passage, & venoient par fois piller les villages des Chrétiens.

Ce Moran qui étoit mon ami particulier, & qui avoit été élevé dans le Monastere de saint Paul de Vailladolid en Espagne, où j'avois pris l'habit de Religieux, souhaitoit fort que je fusse avec lui, afin de pouvoir plus facilement convertir ces payens idolâtres au Christianisme, il me disoit que sans doute on trouveroit de grandes richesses en ce nouveau